

## **Le hasard et la nécessité** **Etude de philosophie spinoziste**

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique  
<https://philopsis.fr>

---

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](https://philopsis.fr)

S'il est une philosophie qui a la réputation d'avoir parié radicalement pour la nécessité, d'avoir bloqué la contingence et le hasard, c'est bien celle de Spinoza. Aussi il est important et de la comprendre, et d'en prendre la mesure. La pensée de Spinoza s'étant peu à peu précisée, nous allons d'abord nous apprivoiser à sa singularité en commençant par ses premiers écrits. Laissons-nous déconcerter. Et tentons de voir comment il précise de mieux en mieux sa thèse que l'on peut à bon droit appeler « nécessitariste ».

### **I. Premier essai. *Traité de la réforme de l'entendement***

« J'appelle *impossible* la chose dont la nature implique qu'il y ait contradiction à poser son existence ; *nécessaire*, celle dont la nature implique qu'il y a contradiction à n'en pas poser l'existence ; *possible*, celle dont l'existence, par sa nature même, implique qu'il n'y a pas contradiction à poser ou non son existence, mais dont la nécessité ou l'impossibilité d'existence dépend de causes que nous ignorons, aussi longtemps que nous l'imaginons exister par fiction. Par

suite, si cette nécessité ou cette impossibilité qui dépend de causes extérieures nous était connue, nous ne pourrions en forger la fiction. » (*Traité de la réforme de l'entendement* ou TRE, § 53)

Tel est la première approche que fait Spinoza des notions liées de possibilité, nécessité et impossibilité. Que notons-nous ?

D'abord il faut savoir qu'il a posé une fiction simple : *Pierre, un ami, viendra me voir*.

Ensuite, nous remarquons que ces notions concernent l'existence de cette visite : possible, nécessaire ou impossible. Réfléchissons-y simplement :

Pierre viendra-t-il me voir ? - c'est possible : il va le faire, s'il en a le désir et n'en est pas empêché. Mais ces deux conditions, moi, j'ignore si elles sont toutes deux remplies. Alors cette visite dont je rêve reste possible.

Pierre viendra-t-il me voir ? - c'est impossible si Pierre est cloué au lit par une maladie, ou s'il est parti vraiment trop loin.

Pierre viendra-t-il me voir ? - c'est nécessaire, s'il le veut et s'il le peut, si je pense que c'est un homme qui l'a promis et qu'il tient ses promesses.

Cette fiction simple n'est pas commentée par Spinoza en termes de **contingence**. Pourtant c'est ce qu'un Aristote aurait fait, argumentant qu'au moment présent, où je pense à la venue future de Pierre, la proposition « Pierre viendra » a pour concurrente sa contraire : « Pierre ne viendra pas » : l'événement peut ou non se produire, cela dépend du concours de circonstances qui fait qu'un événement arrive ou non. Autrement dit cela dépend de multiples causes, ne serait-ce que : il faut que Pierre se lève, soit vaillant, ait assez d'argent pour acquitter un trajet de train, veuille vraiment me voir, soit libéré de son travail, etc.

Non, Spinoza, à chaque définition, fait intervenir le mot « contradiction ». Autrement dit un criterium uniquement logique ( et non pas factuel). Et au lieu de parler en termes d'« événement », ou de chose qui arrive, ou d'acte (comme la visite de Pierre) : il parle de « chose », comme s'il pouvait s'agir d'un cercle, d'un corps ou d'une pensée... Nous aurions moins de difficulté, si nous pouvions commenter ses définitions ainsi :

« J'appelle *impossible* la chose dont la nature implique qu'il y ait *contradiction* à poser son existence » : par exemple un cercle carré. Nul ne le pense ni ne le dessine. D'accord.

« J'appelle *possible* une chose dont l'existence, par sa nature même, implique qu'il n'y a pas *contradiction* à poser ou non son existence, mais dont la nécessité ou l'impossibilité d'existence dépend de causes que nous ignorons, aussi longtemps que nous l'imaginons exister par fiction. » La définition n'est pas absolue, mais relative à nous-mêmes, à notre savoir ou ignorance. On peut deviner que Spinoza dirait : si nous étions omniscient, rien, même pas une pensée ou une fiction, ne serait exactement possible : mais elle serait nécessaire. Mais pour nous, encore maintenant, il est possible que dans d'autres galaxies, quelque part, une planète ou un satellite abrite des vivants : nous ne le savons pas encore : nous jugeons que c'est possible.

« J'appelle *nécessaire*, la chose dont la nature implique qu'il y a *contradiction* à n'en pas poser l'existence » : il faut penser à un être tel qu'il ne peut pas ne pas être : mais quoi ? Quel être ? Spinoza me dira peut-être Dieu, ou la Nature ? Mais n'est-il pas difficile de faire la fiction d'un être nécessaire ? Je ne sais pas si l'on peut évoquer les nombres ou les figures, car il faut qu'avant un esprit ait été là pour les concevoir, leur donner un nom, en chercher les propriétés. Un vivant lui-même n'est pas une chose « nécessaire » : le premier organisme est apparu à un moment donné. Là encore le mot « contingent » nous manque : n'était-il pas contingent que notre galaxie se soit formée peu à peu, et en elle la planète Terre, puis les premières formes de vie, etc. ? La grosse difficulté que nous posent ces définitions de Spinoza, dans le TRE, c'est que pour nous, toute existence est normalement « contingente » ; puisqu'elle vient à être en un temps t, que quelque chose la précédait et l'avait fait naître. Nous ne voyons pas la place et le rôle du principe de contradiction, qui ne fonctionne bien que dans l'univers de la langue et des

significations. Et nous, nous emploierions plutôt le mot « possible » pour des choses que nous pensons ou imaginons, avant que le test de la réalité soit là : dans la langue, la moindre proposition nous dit quelque chose de « possible » : si j'entends le sens de la proposition « il pleut », cela désigne quelque chose de possible, la pluie : j'irai vérifier en ouvrant une fenêtre si c'est le cas ou non. Mais qu'il pleuve pile maintenant reste contingent.

Spinoza déduit de ses définitions que :

« s'il y a un Dieu ou un être omniscient, il ne peut former absolument aucune fiction. Car pour nous, après avoir compris que j'existe, je ne peux pas supposer par fiction que j'existe ou n'existe pas. Je ne peux pas non plus supposer par fiction un éléphant passant par le trou d'une aiguille, et je ne peux pas, après avoir compris la nature de Dieu, me le représenter par fiction existant ou n'existant pas. Il s'ensuit que la fiction en question ne concerne pas les vérités éternelles. » (TRE, 54)

Ici, nous sommes contraints de réaliser que nous n'entendons pas par « fiction » la même chose que Spinoza entend. Pour nous « Pierre viendra » est une fiction en ce sens que c'est un événement à venir, qui aura lieu ou non : qui sera vrai ou faux. Mais Spinoza entend par « fiction » une idée fautive ou douteuse. Et il l'oppose à « idée vraie ». Alors nous ne serons pas étonnés que Dieu pensant pense des idées vraies seulement : et non pas des fictions : il sait, il sait le vrai. Tout se passe comme s'il était bloqué sur l'être, qu'il connaît.

Qu'est une vérité éternelle ? Une proposition affirmative qui ne pourra jamais être négative.

« Ainsi : *Dieu est*, est une vérité première éternelle. Mais *Adam pense* n'est pas une vérité éternelle. *La chimère n'existe pas* est une vérité éternelle, mais non *Adam ne pense pas*. » (Note de Spinoza)

C'est peut-être ici que nous saisissons pourquoi Spinoza ne fait jouer que la contradiction.

Si une vérité éternelle s'énonce : « Dieu est » ; ou « la chimère n'existe pas », les contradictoires de ces propositions sont impossibles (« Dieu n'existe pas », ou « la chimère existe », ce sont des fictions ou propositions fausses)

Si je peux soutenir « Adam pense », et « Adam ne pense pas », c'est qu'il n'y a pas là de vérité éternelle. Mais je ne sais pas pourquoi, si Adam est un homme, je ne soutiendrais pas qu'il pense (Descartes dirait que toute sa nature est de penser, puisqu'il a un esprit). Et que dire de ceux qui pensent : Dieu n'existe pas ? Là encore Spinoza nous surprend.

« Car pour nous, après avoir compris que j'existe, je ne peux pas supposer par fiction que j'existe ou n'existe pas. Je ne peux pas non plus supposer par fiction un éléphant passant par le trou d'une aiguille, et je ne peux pas, après avoir compris la nature de Dieu, me le représenter par fiction existant ou n'existant pas. »

Si je sais que j'existe, alors « j'existe » est certain, est vrai. « Je n'existe pas » est faux (c'est ce que Spinoza appelle supposer par fiction)

Si j'ai compris Dieu, que Dieu existe, alors c'est certain, c'est vrai. « Dieu n'existe pas » est faux.

Admettons-le dans le vocabulaire de Spinoza. Nous avons quand même un regret : c'est qu'il nous interdirait de penser librement, d'inventer des allégories, des êtres chimériques... : car nous utilisons bien l'image d'un chameau passant par le chas d'une aiguille pour signifier quelque chose : que le riche n'est vraiment pas près d'entrer dans le royaume des cieux ! Penser, n'est-ce pas spéculer, imaginer, inventer des non-réalités ? Sommes-nous toujours dans

l'obligation du vrai et du faux ? Des phrases peuvent être douées de sens et n'être ni vraies ni fausses.

## **II. Deuxième essai. *Pensées métaphysiques*, chapitre III : De ce qui est nécessaire, impossible, possible et contingent.**

Soit un être : il a quelques attributs ou affections, par quoi nous le connaissons. Au passage, Spinoza éclaircit ce qui avait été une gêne pour nous dans le *Traité de la réforme de l'entendement* : à savoir le statut que doivent recevoir les êtres de langage. Il demande : « En quel sens la chimère peut être appelée un « être verbal ». La « chimère », c'est et cela reste un « mot », comme une expression comme « cercle carré » n'est qu'un mot. Leur existence, verbale, n'a rien de réel : ni nous ne percevons, imaginons ou concevons des chimères, des cercles carrés, dit-il. Cela veut dire pour lui que ces mots-là n'ont pas de dénotation du tout dans la réalité. Nous maintenant, nous dirions que nous pouvons « imaginer » une chimère : les égyptiens et les grecs ont bien imaginé des sphynx, en ont taillé en pierre, etc. Mais ce ne sont pas des vivants réels : mais des êtres factices, non pas créés par Dieu, mais dessinés, représentés, par des êtres humains. Spinoza dit « une chimère n'est rien qu'un mot ». Spinoza revient sur ce qu'il avait dit dans le TRE : nous pouvons percevoir clairement un grand éléphant et le chas d'une aiguille, avoir l'idée de leurs essences respectives : mais notre connaissance de la nature empêche que nous concevions que l'un passe par l'autre : c'est impossible ; c'est là une chimère. Sa conscience du verbal ne va pas jusqu'à celle de la métaphore !

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](http://philopsis.fr)